

deux dames adjointes. Un mulet porte nos sacs, et Martin, mené par Rosalie, vient en aide à notre compagne, qui en est aux roideurs de



jambes : c'est l'épreuve par laquelle doivent passer tous ceux, messieurs ou dames, qui aspirent à devenir marcheurs. Au bout de deux ou trois jours ces roideurs passent, et l'on a son diplôme. Martin, c'est un âne, et Rosalie, c'est une bergère, une bergère peu jolie, tandis que Martin est un âne coquettement voluté, rayé de noir, doublé de blanc, et, comme tous les ânes, d'une physionomie impayablement philosophique. Deux fois M. Topffer est sur le point d'acheter Martin pour en faire don à ces dames; mais l'histoire de savoir qu'en faire en cas de voiture et au passage des lacs empêche ce marché de se conclure. Pour le dire en passant, les dames doivent préférer les ânes aux mulets dans les courses de montagne. Ils supportent la fatigue tout autant, ils ont une allure plus douce, le pied non moins sûr, et en cas d'accident on se trouve plus près de terre.

La montée du Prarion est plutôt longue que difficile. Au sommet, l'on trouve un pavillon, c'est-à-dire un cabaret tenu par la mère Roux et approvisionné par le père Roux. Le père Roux est un gros bonhomme qui demeure au bas de la montagne, où, de la galerie de sa



LE FRAYON, VALLEE DE CHARENTAINE.

cabane, il compte les bouches qui montent, il suppute la voracité des estomacs, la capacité des bourses; puis il fait partir des vivres qui rattrapent. Nous trouvons le pavillon occupé par une caravane d'Anglais et d'Anglais, dont un instituteur. Les dames demandent bientôt leur méufette pour partir, tandis que l'instituteur s'achemine à pied. Mais, par un malheur qui est bien drôle, le bon monsieur ne fait pas quatre pas sans s'étendre par terre, en entraînant avec lui son élève, qu'il a soin de tenir par la main, dans la crainte qu'il ne tombe.

Maîtres du pavillon, nous procédons à consommer les provisions du père Roux, qui n'a envoyé que huit pommes de terre. A cette vue, on pousse des cris d'effroi, la mère Roux perd la tête; elle envoie au hasard miel, omelettes, vin, beurre, thé, crème, des pains par douzaines... Les cris cessent, et l'on finit par dîner royalement. Mais voici qu'au beau milieu du repas un bruit de cuisine est pris pour un bruit d'avalanche, et aussitôt le dîner n'est plus qu'un désordre de gens accourant vers la porte pour voir le phénomène...



Grands éclats de rire; la mère Roux n'en revient pas.

Du haut du Prarion la vue est splendide, mais lorsque le ciel est pur. Pour aujourd'hui, des nuages cachent les cimes et projettent sur la vallée de Chamounix des ombres qui en ternissent l'éclat. Un vent très-vif balait le col; quelques gouttes de pluie se font voir çà et là; le moment est venu de partir. Nous faisons nos adieux aux deux dames et à Maurice, qui résident à Saint-Gervais. C'est très-triste les adieux, en voyage surtout, où les relations de cœur contractent de la circonstance un prix tout nouveau, où le plaisir est un lien qui enlace si vite et qu'il paraît si regrettable de rompre.

Au bout d'une heure, nous sommes au bas de la montagne, où nous attend la pluie, fine d'abord, et bientôt battante. Sorbières, occupé d'avaler des coquemolles par centaines, s'aperçoit peu que le temps ait